

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

DEUXIÈME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

VI — RENCONTRE INATTENDUE

Décidément, Louis Clermont commençait à ressentir une agitation nerveuse des plus caractérisées.

Outre qu'il courait un grand danger, puisqu'il y allait de sa tête, si la moindre indiscretion était commise, et, à présent, une demi-douzaine de personnes devaient être dans le secret qu'il avait cru si bien enseveli, — on se rappelle à quel prix sanglant, — entre Cochillo et lui. Outre, disons-nous, qu'il courait un grand danger, il se voyait joué, et c'était là, peut-être, ce qui lui causait le plus de fureur.

Chacun a sa prétention ici-bas, et sa vanité.

Or, la prétention du vieux bandit c'était de jouer les autres, et sa vanité de se croire plus malin que tout le monde.

Sous l'action de ces deux sentiments, — la peur et l'humiliation, — il commençait à perdre un peu de son admirable sang-froid.

Il voyait moins clair.

Il hésitait, il tâtonnait.

Il en venait à douter de son étoile. Les idées de violence le gagnaient.

De folles envies lui prenaient de brutaliser la situation et de lui arracher par la force, imprudemment, ce qu'il ne pouvait prendre par la ruse et la patience.

Au fond, il sentait bien que les heures, que les minutes étaient comptées.

Si la Mariquita s'était trouvée en face de la duchesse et

d'Annette, il avait dû y avoir un éclat épouvantable. Et la preuve que cet éclat avait eu lieu, c'est que Cochillo et sa femme avaient quitté l'hôtel; c'est qu'Annette était partie avec la Marquise.

Dans ces conditions, dans une situation aussi effroyablement tendue qu'il devinait bien qu'elle devait l'être, tout était à craindre.

Et il s'agit!

Mais, en craignant, il rageait!

Néanmoins, il ne lui restait plus qu'une démarche à tenter.

C'était du côté de sa femme et de son fils, ce qui ne lui souriait guère.

Sur ses ordres, la voiture s'achemina vers la rue des Trois-Couronnes.

Arrivé à une certaine distance, il descendit de son véhicule, qu'il renvoya, après avoir payé le cocher.

Puis, pédestrement, les mains dans ses poches, le nez au vent, comme un bon bourgeois qui flâne après son dîner, il entra dans la rue, et se rendit d'un pas lent, l'œil aux aguets, à la maison occupée par sa famille.

— M. Gaston Lapierre est-il chez lui? demanda-t-il au vieux portier boiteux, que nous avons vu dans la première partie de ce récit.

— Non, monsieur, il est sorti.

— Ah! c'est fâcheux! Rentrera-t-il bientôt?

— Je ne m'en sais rien... Il ne m'a rien dit.

— Est-ce que Mme Lapierre serait sortie aussi?

— Mme Lapierre... Non. Elle est chez elle.

— Seule?

— A cette heure-ci, évidemment. Les ouvrières ont fini leur journée depuis longtemps.



— Et vous qu'avez-vous décidé?

— Moi, je vais mourir.